L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 9 JANVIER 1896. Fondée le 1er septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
JEUDI, 9 JANVIER 1896.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 7e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par Jacob & Reinach, à la Bourse des Encanteurs, propriétés de choix dans les 3me et 4me districts; aussi, un ilot carré de terre à Carrollton.

Par J.-H. O'Connor, à la Bourse des Encanteurs, propriété dans la ville de White Castle, paroisse Iberville, Lne.

Par Curtis & Walmsley, à la Bourse des Encanteurs, habitation sucrière sur le bas de la côte.

SE BATTRA-T-ON ?

Il n'est absolument question aujourd'hui, dans les deux mondes, que de la violente querelle qui vient d'éclater inopinément entre l'Allemagne et la Grande Bretagne. Le télégraphe sous marin n'est plus occupé qu'à nous transmettre des dépêches à ce sujet. De tout ce fouillis d'extraits de journaux qui nous arrivent, à chaque instant, soit de Berlin, soit de Londres, et qui ne nous apprenent rien de bien nouveau, nous détachons les quelques lignes suivantes qui semblent exprimer nettement la situation et les prétentions de l'Angleterre. Dans un article assez étendu, le *Standard*, dont on connait les rapports intimes avec le cabinet Tory, dirigé par Lord Salisbury, s'exprime en ces termes qui sont fort explicites:

"Nous sommes déterminés à rester la seule nation ayant une autorité politique directe sur tout le groupe auquel appartient le Transvaal."

Impossible de parler plus clairement. Cela veut dire nettement que toute la moitié orientale de la Pointe sud de l'immense triangle formé par l'Afrique, est la propriété de la Grande Bretagne. Or, ce groupe dont le Transvaal occupe à peu près le centre part de la Colonie du Cape et s'élève jusqu'à la région des Lacs au milieu desquels se trouvent les sources du Nil.

Nous avons noté ces lignes, parce qu'elles sont très significatives et qu'elles engagent positivement la Grande Bretage.

Voici qui précise encore davantage et aggrave considérablement la situation. L'Angleterre réclame la suzeraineté du Transvaal, en vertu du traité de 1884 ; or, l'empereur Guillaume déclare, de son côté, qu'il ne reconnait aucune suzeraineté sur le Transvaal.

On le voit, la position est on ne peut plus tranchée. Il parait à peu près impossible que lord Salisbury sorte du guépier où il vient de se fourrer, sans avoir recours à la voix du canon ou sans subir quelque profonde humiliation. Passe encore qu'il se montre coulant et de bonne humeur avec les Etats-Unis; ils sont si éloignés! et le Vénézuéla joue un si piètre rôle dans le monde! Mais il en est tout autrement avec l'Allemagne, qui occupe le centre de l'Europe et fait partie intégrante du concert européen. Il est impossible à l'empereur Guillaume de reculer après s'être tant avancé. Tirera-t-on le canon, cependant? Jusqu'ici, personne ne le croit.

Mazarin disait des Parisens qui le criblaient de sarcasmes et le chansonnaient impitoyablement: "Ils chantent, ils paieront." On peut dire avec assurance des Anglais: "Ils crient fort, donc ils cèderont."

A MADAGASCAR.

La tranquillité règne à Tananarive, mais non comme à Varsovie, écrit un correspondant. Il a fallu du temps pour décider la population, qui, à notre arrivée, s'était réfugiée dans les villages voisins, à regagner la ville. Remise peu à peu en confiance, persuadée que les Français n'avaient pas les noires intentions que leur prêtaient les malveillants intéressés, attirée aussi par l'appât du gain et par la curiosité, elle a réintégré ses demeures. Les rues de Tananarive ont repris, dès lors, leur animation accoutumée. L'élément féminin, si rare au début, commence à se montrer; quelques jolies patriciennes promènent, en filanzana, leur paresse à travers la cité. Elles ont cessé de bouder le vainqueur et peut-être. dans quelque temps, l'apprivoisement sera-t-il trop complet. Là est, pour le moment, le seul danger; au point de vue médical, il peut être grave.

Quoi qu'il en soit, les Malgaches ne peuvent encore comprendre comment, avec aussi peu de monde et d'aussi petits canons, nous soyons venus à bout de leurs vingt mille combattants et de leurs innombrables batteries. Beaucoup avouent qu'ils ne croyaient pas que nous pussions jamais arriver à Tananarive; ils étaient persuadés que nous serions écrasés par le nombre et que cet écrasement serait complet. Si nous avions eu affaire à des pirates du Tonkin, il en eût été ainsi, assurément, mais avec les miramilas hovas toutes les audaces étaient permises, et de l'avis des chefs quelques-unes ont été poussées jusqu'à l'imprudence. Que l'orgueil hova ait reçu une rude atteinte, cela n'est pas douteux. Mais ils feront bien de s'en consoler, car nous ne sommes guère disposés à tolérer une réaction quelconque.

Le désarmement continue avec cette sage lenteur dont les Malgaches son coutumiers et de façon à laisser croire qu'on n'en verra jamais la fin. Les fusils arrivent cependant de tous les côtés; quant à leurs canons, nous les avons à peu près tous en notre possession; ces canons étaient approvisionnés au moins à mille coups par pièce, les cartouches étaient innombrables et la petite île qui occupe le milieu du lac d'Anosy est bondée de caisses de munitions.

Le désarmement a même eu de singuliers effets: trop complet dans certains points du Sud, il n'a plus permis aux gouverneurs de se défendre contre les attaques des *fahavalos* et des *tontakelis* (voleurs); le général en chef a dû donner des ordres pour qu'une partie des fusils fût rendue à certains gouverneurs: mais la chose n'a été faite qu'à bon escient et, après avoir opéré un remaniement sérieux parmi ces gouverneurs. Quelques troubles se sont en effet produits dans certains villages du sud de l'Imérina et des pays betsileo; des bandes de fahavalos ont reparu sur la route de Majunga à Tananarive, que nous avons presque entièrement évacuée. Il ne faut ni s'en étonner, ni s'en émouvoir; elle ont existé de tout temps dans ces parages, principalement aux approches du *fandroana*; ils ne sont ni plus ni moins nombreux qu'avant et nous ne saurions avoir la prétention de purger, en quinze jours, l'île entière de cette engeance. C'est affaire de temps et de gendarmes. Elles se composent de mécontents: faisons disparaitres les causes et les effets cesseront presque d'eux-mêmes.

Mais il faudra réorganiser tous les pouvoirs, tous les services de la machine gouvernementale, dont nos coups de canon ont brisé les rouages. Ce sera long et difficile. L'appareil hova était tout en façade; l'omnipotence, la fantaisie d'un seul homme en réglait les moindres mouvements. Celui-ci disparu, l'édifice s'est effondré, car il manquait de bases.

Les finances n'existaient pas: elles étaient remplacées par des exactions. L'armée n'était qu'une mauvaise garde nationale commandée par des fantoches. La justice était un mot et la police un mythe.

Sous notre direction, les Hovas essayent d'établir un embryon de budget. Pas d'argent, pas de Suisse; or, aucun fonctionnaire n'est payé à Madagascar et, si l'on exige du fonctionnaire de l'honnêteté et des services, c'est bien le moins qu'on lui enlève la tentation de prévariquer et de pressurer ses administrés en lui assurant un salaire. Quant à l'organisation de l'armée hova, c'est une question réservée qui demande une solution prompte, bien qu'il soit indispensable de l'étudier avec soin.

Mais il était urgent, pour endiguer le courant, pour maintenir l'ordre, pour réprimer les abus, pour rappeler au respect de la loi et donner satisfaction aux plaintes et aux revendications légitimes de la population, de reconstituer une police, vaille que vaille, de créer une justice sur les débris de celle que les événements venaient de frapper d'impuissance.

La direction de ces deux importants services a été confiée au prévot du corps expéditionnaire: le commandant de gendarmerie Gaudelette, qui a longtemps séjourné dans le pays et qui en connaît les mœurs, les coutumes et les institutions. La police, composée exclusivement de Malgaches, fonctionne comme elle n'a jamais fonctionné; elle-même en est étonnée. Plus de voleurs, plus d'ivrognes; le gouvernement malgache obéit sans qu'il s'en doute; l'ordre, la tranquillité partout.

L'administration de la justice était le point de la situation. Les similitribunaux hovas n'existaient plus. Il fallait y suppléer. On créa un tribunal mixte, dont fait partie Radilifera, fils de l'ex-premier ministre, connu depuis longtemps pour son dévouement à la France et l'on mit dans les attributions de ce tribunal ce qui concerne la justice de paix et la police correctionnelle. Non seulement il juge les malgaches, mais encore les conflits entre Français et indigènes et l'on peut croire que sa justice satisfait tout le monde, puisque tout le monde y a recours, en répudiant la juridiction malgace qu'on est en train de rétablir. C'est qu'il n'y a pas au monde un juge plus entaché de suspicion que le juge malgache. Il rend des services et non pas des arrêts. Sa vénalité est proverbiale, les procès interminables, et ce n'est jamais le plus faible qui a raison contre le plus fort.

En un clin d'œil, le tribunal mixte a transformé tout cela. Aussi quel soulagement et, surtout, quel étonnement! Les Malgaches commencent à croire à la justice et les grands, pour la plupart fripons éhontés, exacteurs acharnés, pressureurs impitoyables, ne sont plus rassurés.

Pour conduire ce pays, il faut de l'énergie persévérante, sans bravade, sans brutalité. Il faut le maintenir dans le respect par la crainte du châtiment immédiat et lui inculquer ce principe que la crainte du gendarme est le commencement de la sagesse. Mais il faut, avec le respect, lui inspirer la foi dans notre équité toujours en éveil et jamais soupçonnée. Abrutis par l'arbitraire et l'oppression, il s'éveille débarrassé d'entraves et songe aux réparations tardives. Est-ce bien la France qui pourra jamais le tromper ?

Le consul Banchot, qui a suivi le général Duchesne de Paris à Tananarive, non content d'avoir montré, au cours de l'expédition, une discrétion, une convenance qui lui font le plus grand honneur, s'occupe en outre, aujourd'hui, de recrépir l'édifice malgache vermoulu. Il y emploie son temps et sa peine avec un zèle qu'on ne saurait trop louer, mais qui lui coûte un peu de sa santé. Les nouveaux ministres malgaches se sont piqués au jeu sous cette impulsion vigoureuse, et c'est à qui fera de son mieux.

Le général en chef ne manque pas d'entretenir cette ardeur par de fréquentes conférences avec le premier ministre et même avec la reine. Les Malgaches sont ravis des attentions du grand-chef vazaha pour leur souveraine et, comme ils sont malicieux et vicieux, ils les attribuent à une galanterie peu platonique. *Proh pudor!* la plaisanterie est trop bizarre pour ne pas faire rire le général.

Voici venir le *fandraona*, les pluies et une nuée de colons et de prospecteurs de gisement miniers.

Nous en sommes au vingt-septième Français fraichement débarqué (sans compter ceux qui arrivent de Maurice et même du Transvaal et à la sixième pluie fraichement tombée. Le *fandraona* (fête du bain) promet d'être réjouissant. Tout le monde, cette année sera assis. La reine se lavera comme de coutume et les officiers du corps expéditionnaire, toujours galants, offriront, dit-on, au sortir du bain, un bouquet superbe. On annonce un feu d'artifice tiré sur la colline d'Ambohizanahary. Il y aura des soleils en pleine nuit et l'éblouissement sera général. Tout est donc à la joie. Les tristesses de la campagne ne sont pourtant pas oubliées et elles sommeillent dans bien des cœurs.

LE BAPTEME DU PRINCE BORIS.

C'est le 18 janvier prochain du calendrier grégorien qu'aura lieu, à Sofia, le baptême du prince Boris suivant le rite grec. En vain l'Autriche et les princes de la famille de Modène, dont le catholicisme est intransigeant, ont fait tous les efforts imaginables pour obtenir que le prince Ferdinand revint sur sa résolution. Le parti russe ne lui aurait pas pardonné cette palinodie. Le pape a refusé de se mêler de l'affaire. Sa Sainteté a pensé que puisqu'il cherchait la fin du grand schisme il ne devait pas s'effrayer d'avoir à compter sur un rallié de plus. D'ailleurs, Léon XIII trouve que la question de savoir si un marmot de trois ans sera élevé dans l'hétérodoxie de Photius ou en dehors est sans intérêt. Ce sont des subtilités de théologie, voire même de théosophie qui ne font de mal à personne. Le jeune prince en sera quitte pour une immersion dans l'eau chaude. D'ici à ce qu'il ait l'âge d'homme et à ce qu'il règne, il aura le temps de prendre un parti décisif et dogmatique s'il y a lieu. La conduite du prince de Cobourg n'inspire aucune réflexion ironique et l'attitude du Saint-Père parait celle d'un homme avisé et de bon conseil.

Lu sur l'enseigne d'un cabaret pittoresque de Montmartre :

"Au moyen âge fin-de-siècle."

Voilà qui résume admirablement l'état d'esprit de certains prétendus novateurs.

Sarah et le rôle de Marguerite Gautier.

Mme Sarah Bernhardt s'est rendue aux nombreuses sollicitations qui lui ont été faites de se montrer une dernière fois devant le public parisien, avant son départ pour le Nouveau-Monde, et a décidé de donner une représentation unique de la *Dame aux camélias*, qui a eu lieu le 25 décembre, en matinée, au théâtre de la Renaissance. C'est à dessein que la grande artiste avait choisi pour cette représentation d'adieu—d'adieu momentané, bien entendu—le rôle de Marguerite Gautier. Elle a voulu associer sa dernière apparition sur une scène parisienne, cette année, au souvenir du maitre que le monde dramatique vient de perdre.

—Annoncez que je fêterai la millième de la *Dame aux camélias*, l'hiver prochain, à mon retour d'Amérique, dit à un journaliste Mme Sarah Bernhardt dans ce salon-*studio* du boulevard Pereire où aux jours de repos, de repos bien gagné, elle revit les souvenirs du passé et.... fais des projets d'avenir pour notre plus grande joie artistique.

Et Mme Sarah Bernhardt continua:

—Il s'en faut de trente-huit ou quarante représentations à peine. Mon rêve avait été de célébrer cette millième du vivant de l'auteur. Mais que voulez-vous? nul ne lit dans les destinées!

"Dumas me disait, un jour où je lui demandais si c'était vrai qu'il allait répondre favorablement à la demande que lui faisait le Théâtre-Français d'adjoindre la *Dame aux camélias* à son répertoire :

"—Le rôle de Marguerite Gautier est destiné à être joué encore longtemps par vous. La pièce finira très certainement par appartenir au Théâtre-Français. Mais elle a le temps d'attendre. A ce moment, elle aura pris de l'âge, elle pourra être considérée—si le mot ne parait pas trop gros—comme classique. Il faudra alors la jouer avec les costumes de l'époque et non comme on la joue, avec des robes et des habits à la dernière mode.

"Et cette opinion de Dumas rappelle un souvenir.

"C'était aux Variétés, pendant l'Exposition de 1889, on répétait la *Dames aux Camélias* avec l'auteur, en vue d'une reprise de la pièce. Damala interprétait le rôle d'Armand Duval. A la scène où, au quatrième acte, la querelle éclate entre celui-ci et M. de Varville, Dumas interrompit Damala et lui dit :

"—Ici, il faut faire le geste de boutonner votre habit. Il faut même le boutonner. Féchter le faisait.

"—Vous voudrez bien m'excuser maitre, répondit Damala en souriant, mais nos habits ne ferment plus maintenant: la mode a changé tout ça......

"—Vous avez raison, dit Dumas.

Et il ajouta :

"—Je crois toujours que j'ai vingt ans.

"Cependant le maître avait raison, poursuivit Mme Sarah Bernhardt, quand il disait qu'un jour ou l'autre il faudra jouer la *Dame aux camélias* avec les costumes de l'époque. Et cette pensée de l'auteur, je la réaliserai le soir de la millième de l'immortel chef-d'œuvre. Nous jouerons tous avec les costumes du temps. L'attrait sera double pour ceux qui ont assisté à la première représentation de la *Dame aux camélias* au Vaudeville, en 1852. Ils pourront comparer les deux interprétations à quarante-quatre ans d'intervalle.

"Mais ce ne sera pas là le seul attrait de cette millième. La représentation de la *Dame aux camélias* sera précédée d'une pièce en un acte, en vers, qui servira non seulement d'à-propos pour cette fête littéraire, mais qui sera en même temps un hommage à l'illustre écrivain. Le projet est confié à deux grands poètes, dont vous me permettrez de ne pas dire les noms pour l'instant.

* * *

"—Quand j'ai joué le rôle de Marguerite Gautier pour la première fois? En Amérique, il y a une quinzaine d'années. C'est à la suite de cette tournée que, me trouvant à Londres, j'ai réussi à faire lever l'interdiction qui pesait sur la *Dame aux camélias*. En effet, la pièce, traduite dans toutes les langues et jouée dans le monde entier, n'avait jamais été représentée en Angleterre. Je fus donc la première à faire connaître le chef-d'œuvre aux Anglais. J'ai su plus tard que ma requêtre avait été sinon présentée, du moins communiquée à la Reine. C'est sur l'avis favorable de la souveraine que l'interdiction fut levée.

"Quelque temps après, j'interprétai le rôle à Paris—le 25 mai 1882—à la représentation de gala donnée au bénéfice de la veuve de Chéret. Damala jouait Armand Duval: Dumaine, le père Duval; Saint-Germain, Saint-Gaudens; Dieudonné, Gaston Rieux; Mme Grivot, Prudence.

"La veille ou l'avant-veille de la représentation, je me rappelle que je répétai les principales scènes de la pièce avec Damala, à mon hôtel de l'avenue de Villiers. Nous étions au quatrième acte, à la grande scène où Armand et Marguerite se trouvent seuls dans un des salons d'Olympe,—lorsqu'on annonça la visite de Victorien Sardou, qui venait me parler de *Fédora* que j'allais créer au Vaudeville.

"Et quand le maître apprit que nous étions en train de répéter la pièce de Dumas, il nous pria de continuer. Nous hésitions, craignant de lui faire perdre son temps.

"—Mais si, mais si, allez-y! fit-il. Ça m'amusera.

"Et nous continuâmes. Sardou approuvait applaudissait. Mais à une tirade de Damala, il s'interposa. C'était la fameuse tirade où Armand, s'adressant à Marguerite, s'écrie: "Que vous importe que je vive ou que je meure! Quand vous m'avez écrit: "Armand "oubliez-moi, je suis la maîtresse d'un autre!" vous-êtes vous souciée de ma vie? Si je ne suis pas mort après cette lettre, c'est qu'il me restait à me venger. Ah! vous avez cru que cela se passerait ainsi, que vous me briseriez le cœur et que je ne m'en prendrais ni à vous ni à votre complice? Non, madame, non. Je suis revenue à Paris. C'est entre M. de Varville et moi une question de sang! Dussiez-vous en mourir aussi, je le tuerai, je vous le jure!"

"Damala avait jeté la dernière phrase de la façon la plus violente, dans le paroxysme de la colère.

"Sardou l'interrompit:

"—Non, pas comme ça, fit-il.

"Et se mettant à la place de Damala, il lança la phrase: "Dussiez-vous en mourir aussi, je le tuerai." Puis, posant la main sur mon épaule, et d'une voix calme et résolue, il dit:

"—Je vous le jure!

"Damala suivit le conseil de Sardou et s'en trouva bien, car le mouvement fut d'un grand effet. Et voila comment Sardou eut sa part dans notre succès.

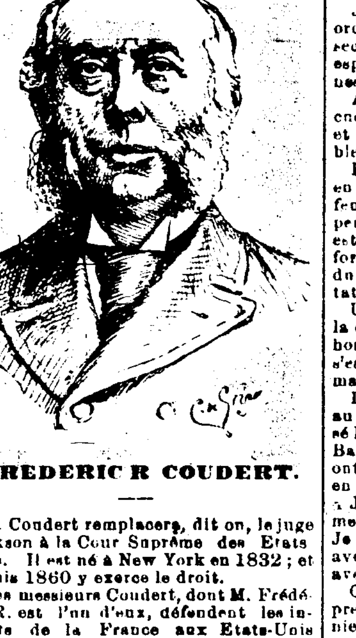
"D'ailleurs, la tradition est restée, comme celle de la lettre d'Armand que je récite par cœur au dernier acte, effet introduit par moi, comme encore celui du miroir que je laisse tomber...."

* * *

On sait que deux ans après cette représentation unique de la *Dame aux camélias* au bénéfice de la veuve de Chéret, Mme Sarah Bernhardt jouait la pièce à la Porte-Saint-Martin et inaugurait cette brillante série de représentations qui continue jusqu'aujourd'hi.

La grande artiste a réussi, après la créatrice du rôle, après des interprètes comme Desclée, par exemple, à incarner l'héroïne de Dumas de façon telle qu'elle lui a donné pour ainsi dire une seconde célébrite.

Ce fut Marais, on s'en souvient, qui joua à la Porte-Saint-Martin le rôle d'Armand Duval, rôle repris plus tard par Damala aux Variétés et interprété maintenant par Guitry au théâtre de la Renaissance. Il sera curieux, à la millième de la "Dame aux Camélias," de rechercher combien de fois Mme Sarah Bernhardt a personnifie le rôle de Marguerite Gautier.



FREDERIC R COUDERT.

M. Coudert remplacera, dit on, le juge Jackson à la Cour Suprême des Etats Unis. Il est né à New York en 1832; et depuis 1860 y exerce le droit.

Les messieurs Coudert, dont M. Frédéric R. est l'un d'eux, défendent les intérêts de la France aux Etats-Unis dans toutes les questions légales.

M. Frédéric R. Coudert est démocrate et a refusé toutes les fonctions publiques qui lui étaient offertes. Il y a quelque temps, il recevait la décoration de la Légion d'honneur.

Le président Cleveland vient de le nommer de la Commission vénézuélienne.

L'EXPOSITION DE 1900.

La protestation suivante se signe en ce moment parmi les artistes :

Les artistes soussignés tiennent à affirmer qu'ils ne sont nullement opposés en principe à l'ouverture d'une nouvelle avenue dans l'axe de l'Esplanade des Invalides, et la reconstruction du palais de l'Industrie sous le nom de palais des Arts.

Bien au contraire, confiants dans l'esprit qui a présidé à l'élaboration de ce nouveau programme, ils prévoient une appropriation plus en rapport avec les besoins de l'art contemporain.

Ils estiment, en outre, que les nouveaux palais et l'ensemble décoratif qui les accompagnera promettent de constituer une œuvre d'un réel caractère artistique, qui dotera Paris d'un nouvel embellissement.

A ces souhaits divers, on ne peut qu'en souhaiter la réalisation.

A cette réalisation ils ne font qu'une réserve : c'est que, même pendant l'exécution des travaux, l'administration leur assure le fonctionnement des salons annuels.

Ont signé, un grand nombre d'artistes, parmi lesquels MM. Falguière, Marqueste, Mercié, Benjamin Constant, de l'Institut, Crauk, Machard, Antonin Carlès, Henri Martin, Lechevallier, Chevignard, Debat-Ponsan, Franck-Lamy, Agache.

DEPECHES Télégraphiques,

TRANSMISES A L'ABEILLE.

NOUVELLES ETRANGÈRES.

La Marche de l'Armée de Gomez.

Le Rapport d'un Planteur.

Presse Associée.

St Louis, 8 janvier—Le *Globe Democrat* publie ce matin une lettre de la Havane datée du premier janvier. Elle est ainsi conçue.

Honoro F. Laney, un planteur dont les propriétés se trouvent près de Navajas, est arrivé aujourd'hui à la Havane, après cinq jours d'aventures parmi les insurgés.

Les troupes de Gomez approchaient de sa plantation et se préparaient à incendier ses champs de cannes, quand il protesta et se mit à la recherche du brigadier-général Zayas, qu'il connaissait.

Fait aussitôt prisonnier, il fut conduit devant Maceo, qui le renvoya à Gomez. Le chef des rebelles le reçut comme un hôte, mais ne lui permit pas, pour des raisons militaires, de retourner chez lui.

Pendant le séjour de Laney parmi les insurgés, l'armée de Gomez a décrit un grand arc de cercle, commençant par la ligne du chemin de fer passant par Rdroso, Torriente, Claudio, et, au sud, autour de Murga. Les rebelles sont ensuite partis à l'est, ont traversé une autre ligne de chemin de fer au nord d'Aquada, qu'ils ont ensuite, repassée à l'ouest, près de Calimete.

C'est à ce moment que la grande bataille a été livrée. Mais M. Laney en donne un compte-rendu différent de celui qui a été publié.

D'après les rapports officiels, les insurgés auraient perdu cent hommes ou plus, pendant que les espagnols n'auraient eu que dix-huit tués et soixante-quatre blessés.

J'ai vu un des hommes de Maceo tomber mort, dit M. Laney, mais il n'y a pas eu plus de huit tués; et j'ai vu dix-sept cadavres d'Espagnols sur le champ de bataille, pendant que leurs compagnons battaient en retraite.

La bataille a commencé juste au moment où des soldats de Gomez se préparaient à pendre un noir coupable d'avoir outragé une femme de sa race, et condamné par une cour martiale. Le condamné venait d'être pendu derrière les bâtiments d'une plantation, quand une volée de balles est arrivée et a causé la mort d'un soldat du peloton d'exécution.

Les survivants se sont immédiatement refugiés dans les herbes et ont répondu avec effet au feu des assaillants, pendant que la cavalerie des insurgés attaquait en arrière les deux carrés qu'avaient aussitôt formés les espagnols.

Le premier carré a été fort maltraité par l'infanterie cubaine qui, des champs de canne, envoyait une pluie de balles.

J'ai entendu, dit M. Laney, Gomez ordonner une charge à la machete sur le second carré, qui s'est rompu: les soldats espagnols courant se cacher dans les cannes.

Après la bataille, les Cubains ont recueilli un grand nombre de fusils Mauser et sont revenus aux bâtiments où leurs blessés étaient installés.

Plus tard, quand la colonne s'est mise en marche, les Espagnols ont ouvert le feu avec de l'artillerie, mais ont causé peu de dommages. Le général Navarro est arrivé en arrière avec de nouvelles forces, mais les insurgés n'ont pas répondu à son feu après avoir quitté la plantation.

Un train chargé de troupes a tiré sur la colonne quelques heures après. Un homme a été tué et une nouvelle lutte s'est engagée. Il y a eu peu de dommages.

De Chalmette, la colonne s'est dirigée au sud-ouest. Les insurgés ont traversé la voie du chemin de fer à l'ouest de Baro, et l'ont repassé à Corralites. Ils ont alors gagné Nevajas où j'ai été mis en liberté.

J'estime qu'il y a environ 8000 hommes avec Gomez et Maceo, dit M Laney. Je crois que 2000 insurgés sont au nord avec Lacre, et peut-être autant au sud avec Quintin Bandera et un autre chef.

On a fait courir le bruit que Gomez se préparait à venger sur certains prisonniers l'exécution de Cabacillo Acebo, mais rien n'est plus éloigné de la vérité, déclare M. Laney; les prisonniers sont presque toujours relâchés sans délai.

—Maintenant, M. Laney, d'après votre propre estimation il y a dix ou douze mille insurgés dans la province de Matanzas. Nous savons que de trente à quarante mille soldats espagnols y sont également. Comment de telles armées, si elles sont sur le qui-vive, peuvent-elles manœuvrer comme vous le dites sans engager de bataille ?

Est-ce parce que les rebelles se cachent bien ?

—La colonne insurgée marche sur une ligne de plus d'une lieue d'étendue. Comment cacher une telle armée? C'est la seule réponse donnée par M. Laney.

L'attitude de l'Allemagne dans la question du Transvaal.

Presse Associée.

New York, 8 janvier—Une dépêche de Berlin au *Journal* est ainsi rédigée :

On ne peut dire que les fanfaronnades de la presse britannique et les démonstrations hostiles en Angleterre contre l'empereur aient produit un sentiment belliqueux en Allemagne. Au contraire, une attitude digne et conservatrice a été prise par les journaux allemands et le public.

Néanmoins, une grande démonstration est attendue au Reichstag avant la fin de la semaine, et on annonce que le chancelier de Hohenlohe expliquera la position prise par l'empereur dans la question du Transvaal de façon à ne laisser aucun doute.

Marlborough en Egypte.

Presse Associée.

Le Caire, Egypte, 8 janvier—Le duc et la duchesse de Marlborough sont arrivés à Port Saïd, et sont attendus cette après-midi au Caire.

L'Indépendance du Transvaal.

Déclaration d'un ambassadeur d'une Grande Puissance.

L'opinion de l'agent diplomatique du Transvaal à La Haye.

AUTRES DÉCLARATIONS.

Presse Associée.

New York, 8 janvier—Dépêche de Berlin au *Herald*—Un ambassadeur d'une grande puissance a informé votre correspondant que le Portugal est entièrement sous l'influence de l'Angleterre, et qu'il refusera aux troupes allemandes le passage sur son territoire.

Au cours d'une interview, Jonkheer Beelaerts Von Blokland, agent diplomatique du Transvaal à La Haye, s'est exprimé ainsi :

Je déplore beaucoup les fausses nouvelles publiées par les journaux anglais. Le rapport annonçant qu'une compagnie coloniale est formée, pour encourager l'émigration au Transvaal des hommes qui ont terminé leur service militaire, est faux et constitue un misérable mensonge de la part du *Times*.

En ce qui concerne un protectorat allemand sur le Transvaal, personne n'a jamais rêvé une telle chose. Aucune nouvelle officielle confirmant la nomination du docteur Jameson n'est arrivée. Je crois que le gouvernement ne le fera pas exécuter s'il est condamné à mort.

Malgré la fréquence des conflits avec le Transvaal depuis 1884, le gouvernement anglais ne les a jamais provoqués.

L'article de la *Gazette de Cologne*—un article exprimant l'opinion du chancelier Hohenlohe—m'a beaucoup plu. Si l'Angleterre devait réussir, la France, l'Allemagne et le Portugal se ressentiraient de notre défaite. Que serait Madagascar sans la baie de Delagoa, et que serait la baie de Delagoa sans le Transvaal.

Le comte de Goetzen, l'explorateur bien connu, dit: L'intervention de l'empereur est un avertissement amical à l'Angleterre qui nous gêne partout dans nos entreprises coloniales.

C'est une leçon pour l'Angleterre. Cependant, je crois un conflit sérieux impossible.

Le surintendant Merinsky dit que les Boers aiment trop leur indépendance pour désirer un protectorat, lequel serait sans valeur pour les Allemands, à cause de la liberté absolue du commerce dans le Transvaal. Les négociants anglais, qui sont plus honnêtes que les négociants allemands, auraient la haute main dans les affaires.

Les Cafres sont tous en faveur de l'Angleterre, mais celle-ci est trop civilisée pour tirer un avantage déloyal de sa position.

Herr Holub, un autre explorateur, écrit ainsi de Vienne: Je garantis que l'Angleterre ne savait rien des projets du docteur Jameson. Je crains maintenant un soulèvement des mécontents contre la compagnie de l'Afrique du Sud. Les Boers sont parfaitement en mesure de maintenir l'ordre sur leur territoire.

L'ambassadeur de Russie a longuement conféré avec le docteur Von Blokland, puis Son Excellence a rendu visite au chancelier de l'empire d'Allemagne. Depuis ce moment, de nombreuses dépêches sont échangées entre Berlin et St-Pétersbourg.

LA CRISE POLITIQUE —EN— ANGLETERRE.

L'attitude de l'empereur d'Allemagne prise de propos délibéré.

L'EXCITATION DES ANGLAIS

L'INDEMNITÉ AUX BOERS.

Baisse sinistre des valeurs à la Bourse de Londres.

PRÉPARATIFS DE GUERRE.

Formation immédiate d'une escadre volante.

Navires anglais envoyés en toute hâte à la baie de Delagoa.

ACTIVITÉ DANS LES ARSENAUX MARITIMES.

L'APPEL DES RESERVES.

Troupes envoyées dans la Colonie Cap.

ENTHOUSIASME DES VOLONTAIRES

L'unanimité des journaux contre l'Allemagne.

ALLEMAGNE ET PORTUGAL.

ALLIANCE DE TOUTES LES PUISSANCES CONTRE L'ANGLETERRE.

Nouvelles de l'Afrique du Sud.

Presse Associée.

Londres, 8 janvier.—La gravité de la crise politique en Angleterre augmente au lieu de diminuer.

L'attitude de l'empereur Guillaume envers la Grande Bretagne, à propos de l'expédition du docteur Jameson dans le Transvaal, semble, après un examen attentif, avoir été prise de propos délibéré et suivant un plan soigneusement songé.

L'incident a été le prétexte choisi par Guillaume, semble-t-il, pour entrer dans l'arène comme antagoniste dans la politique d'agrandissement de l'Angleterre en Afrique; et son léger malentendu avec le roi des Achantis, Prempeh, et l'appui donné à l'Italie dans la guerre contre les Abyssins, ont été les questions irritantes qui ont décidé Sa Majesté à se montrer.

Evidemment, ce qui précède n'est qu'un échantillon des rumeurs qui courent à Londres; mais ceci montre d'où vient le vent et a excité les Anglais à un point inconnu depuis les bruits de guerre avec la Russie, il y a quelques années.

Pour embrouiller les affaires, voici qu'on annonce maintenant que le Transvaal va demander une indemnité de $2,500,000 à la Grande Bretagne, comme compensation à l'invasion de la petite république hollandaise par le docteur Jameson.

S'il en est ainsi, on ne doutera pas que Guillaume, au cours de sa récente entrevue avec le docteur W J. Leyds, secrétaire du Transvaal, ait conseillé cette demande, et annoncé en même temps son intention de l'appuyer.

Dans ces circonstances, et en vue des préparatifs de guerre poussés vigoureusement sur terre et sur mer par l'Angleterre, il n'est pas étonnant que la baisse sinistre des consolidés se soit produite, ce qui, autant que toute autre chose, est une indication claire que la gravité de la situation politique n'est pas une exagération des journaux.

Les dépêches de Berlin annoncent que l'empereur a tenu ce matin une conférence importante avec le docteur Kayser, chef du Bureau Colonial Allemand, et que des avis ont été échangés entre Berlin et Pretoria.

La Grande Bretagne n'est évidemment pas disposée à se laisser surprendre non préparée à la guerre. La nouvelle de l'envoi d'ordres à Portsmouth, à Devonport et à Chatham, pour la formation immédiate d'une escadre volante, est confirmée cette après-midi et a causé une profonde impression dans tous les cercles.

Cette escadre volante a l'ordre d'être prête le 14 janvier prochain. Elle comprendra les navires suivants :

Le Revenge, cuirassé de première classe, de 14150 tonneaux, armé de quatre canons de 67 tonnes, de dix canons de six pouces à tir rapide, de trente-six canons de petit calibre à tir rapide; sa cuirasse a dix-huit pouces d'épaisseur et il file dix-sept nœuds et demie à l'heure; le Royal Oak, cuirassé de première classe de 14,150 tonneaux, armé de quatre canons de soixante-sept tonnes, de dix canons de six pouces à tir rapide, de trente-six canons de petit calibre à tir rapide; le Gibraltar, croiseur de seconde classe de 7700 tonneaux; le Charybdis, croiseur de seconde classe de 4,360 tonneaux; et l'Hermoine, croiseur de seconde classe;

De plus, l'amiral Sir Frederick George Denham Bedford, commandant de la station navale du Cap de Bonne Espérance et de l'Afrique Orientale, a reçu l'ordre de se rendre à la baie de Delagoa avec le navire-amiral St-George, un croiseur en acier de première classe, de 7700 tonneaux, armé de deux canons de vingt-deux tonnes, de dix canons de six pouces à tir rapide, de vingt-quatre canons de petit cabre, et d'une vitesse de 19 nœuds 7,10.

Le St-George est parti, avec un autre croiseur, aussi vite que possible.

Il parait que l'empereur d'Allemagne avait conçu le plan de faire débarquer des forces à la baie de Delagoa, dans le but d'aider les Boers dans leur lutte contre les Anglais, et qu'il n'y a renoncé qu'après avoir appris la défaite et la capture de Jameson.

De sorte qu'on prétend que son message de félicitations au président Kruger, à propos de sa victoire sur les Anglais, et sa déclaration au docteur W. J. Leyds, le secrétaire d'État du Transvaal, établissant que l'Allemagne refuse de reconnaître toute suzeraineté sur le Transvaal, étaient des actes bien réfléchis et la conséquence d'une politique préconçue.

L'amiral Bedford a aussi reçu l'instruction de faire connaître immédiatement à l'amirauté les mesures nécessaires à prendre pour renforcer son escadre; ils lui seront envoyés aussi rapidement que possible.

En dehors de ces mesures, la plus grande activité règne dans tous les arsenaux maritimes de l'Angleterre, de façon à tenir prête autant de navires qu'il est possible.

Des listes des réserves de la marine sont établies, pour parer à toute éventualité.

Les autorités militaires ne cherchent pas plus longtemps à cacher qu'elles sont activement occupées aux préparatifs de guerre.

Tous les régiments de l'armée active, de la réserve, les volontaires, les milices, etc, ont reçu l'ordre de se rapporter aux bureaux de recrutement. Toutefois, d'autres mesures n'ont pas été prises.

Les volontaires et les miliciens semblent très disposés à prendre du service actif et montrent un grand enthousiasme. Il semble que l'opinion à Londres est que l'Angleterre a supporté tout ce qu'elle pouvait de la part de l'Allemagne, même si cette dernière est soutenue par la France et par la Russie, ce qui n'est pas prouvé.

Les commandants des divers régiments de volontaires reçoivent des monceaux de lettres de leurs hommes, toutes exprimant le désir d'entrer en service actif.

Au ministère de la guerre, cette après-midi, il est annoncé que les troupes en route pour l'Inde et en revenant ont reçu l'ordre de se rendre à Captown, avant la crise.

Il est de plus établi que des détachements de troupes sont maintenant en route pour Captown, afin de relever les garnisons; mais ces dernières ont reçu l'ordre de demeurer dans la colonie pour le moment.

De sorte que les forces disponibles seront bientôt doublées, sans compter les troupes de l'Inde qui vont être débarquées prochainement.

Sans désirer causer une sensation, on peut en toute sûreté dire que l'esprit belliqueux plane sur l'empire anglais, et que toutes les classes de la population soutiennent avec enthousiasme la position du gouvernement offensé de l'attitude prise par l'Allemagne.

Les journaux sont unanimes à approuver les préparatifs militaires sur terre et sur mer, et d'accord sur la façon dont l'attitude de l'Allemagne doit être considérée par l'Angleterre.

Le *Globe*, par exemple, dit cette après-midi qu'il n'y a absolument aucune différence d'opinion parmi les Anglais dans leur ressentiment contre l'affront infligé, sans provocation, à la fière Angleterre par l'empereur d'Allemagne et ses conseillers.

Au lieu d'augmenter l'animosité entre les Anglais et les Américains, l'intervention insolente de l'empereur a ravivé le sentiment de fraternité et a rendu plus facile le règlement de la question du Vénézuéla.

On peut ajouter qu'il est très douteux qu'un bon effet ait été produit par